

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

XII

OU LE LECTEUR ASSISTE A LA CONVERSATION INTIME DE
DEUX CHARMANTS DIABLE ROSES

Mme la comtesse du Luc avait été, nous l'avons dit plus

Tout portait à croire que les deux amis d'enfance, si éloignés l'une de l'autre, demeureraient des années sans se voir. Cependant, le hasard en disposa autrement.

Le duc de Rohan, forcé à cause de ses querelles nouvelles avec le parti de la cour, à mener une existence très-errante, contraint de se cacher, de changer incessamment de retraite et par



Maintenant, me voici tout à toi, ma belle Jeanne... Tu me reste, n'est-ce pas ?

haut, élevé avec Marie de Bethune. Malgré une légère différence d'âge, les deux charmantes créatures s'étaient liées et avaient commencé, étant enfants, une liaison qui continuait maintenant qu'elles étaient femmes, bien qu'avec certaines intermittences.

Le duc de Rohan, forcé de résider dans son gouvernement de Poitou, et du reste à cause de ses intrigues politiques presque toujours éloigné de la cour, avait installé sur un très-grand pied, à Poitiers, sa maison dont la duchesse était chargée de faire les honneurs.

La comtesse Jeanne du Luc, contrainte de son côté de suivre son mari, s'était, comme nous l'avons dit, fixée au château de Mauvers, à trois lieues de Paris, environ.

conséquent, réduit à l'impossibilité d'offrir à sa femme qu'il adorait une protection suffisante, avait jugé à propos, dans l'intérêt même de ses combinaisons politiques, de la faire revenir à Paris, et de la mettre sous la toute-puissante protection de son beau-père le duc de Sully.

— Il trouvait à cela un double avantage : celui d'assurer la sûreté de sa femme, que nul n'oserait attaquer chez son père, et celui bien plus important encore, d'avoir ainsi à la cour, et presque dans les conseils du roi, un complice fidèle et intelligent, qui l'avertirait de tout ce que l'on tramait contre lui et entraverait bien souvent les menées de ses ennemis.

Par une coïncidence étrange, presque à la même époque où le duc de Rohan prenait cette détermination, survenait entre le comte et la comtesse du Luc la rupture qui rendait à celle-ci toute sa liberté et lui permettait par conséquent de se fixer où bon lui semblerait.

Le premier soin de M^{me} du Luc, aussitôt après s'être installée dans sa maison de la rue de la Cirénaie, avait été de s'informer de son ancienne amie. Les deux dames, très-isolées l'une de l'autre, s'étaient revues avec plaisir. Cependant les deux ou trois premières visites s'étaient passées sans que l'une ou l'autre se décidât à laisser voir au fond de son cœur et fit preuve de ces élans de franchise dont à l'époque de leur première jeunesse, elles étaient si prodigues.

Madame du Luc, surtout, malgré la grande hâte qu'elle avait mise à rechercher son ancienne amie, usait envers elle d'une réserve que celle-ci ne savait à quoi attribuer et qui, à bon droit, lui semblait extraordinaire.

Cette réserve à laquelle son amie ne l'avait nullement accoutumée, avait piqué la duchesse au jeu, et, en éveillant sa curiosité, lui avait donné le désir de lire de nouveau dans ce cœur qui semblait s'obstiner à lui demeurer fermé.

Le jour où nous retrouvons madame du Luc chez la duchesse de Rohan, elle s'était fait précéder d'une lettre pour lui annoncer sa visite ; c'était la troisième fois que les deux dames se voyaient depuis le mariage de la comtesse.

Nous noterons en passant que bien que la duchesse de Rohan eût beaucoup entendu parler de M. le comte du Luc, comme elle habitait Poitiers lors du mariage de son amie, elle ne connaissait pas personnellement le comte.

Lorsque Jeanne pénétra dans le boudoir de la duchesse, après le départ de M. de Lectoures, les deux charmantes femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et se firent à l'envie toutes ces caresses dont les femmes sont si prodigues entre elles, puis elles s'installèrent sur des coussins auprès du feu, et la duchesse ferma sa porte, afin de ne pas être dérangée par des fâcheux où des importuns.

— Maintenant, me voici toute à toi, ma belle Jeanne, dit en souriant la duchesse, nous allons pouvoir causer cœur à cœur, Tu me restes, n'est-ce pas ?

— Tu me sembles, ma chère Marie, si heureuse de me voir et, de mon côté, je suis si charmée de ta réception, que je voudrais ne plus te quitter ou du moins ne me séparer de toi que le plus tard possible.

— Qui t'en empêche ?

— Mon Dieu, tu le sais, j'habite à l'autre extrémité de Paris ; je suis venue, comme une petite bourgeoise, en croupe sur la mule de mon majordome. Je t'avoue que je suis très-peureuse et que, la nuit venue, je ne me soucierais guère de me trouver à travers chemins, n'ayant pour unique défenseur que maître Restaut, qui est certainement un très-brave homme, mais qui n'a jamais prétendu à la réputation d'un Roland ou d'un Renaud.

— Pas même à celle de Gauvin ni d'Amadis de Gaule, n'est-ce pas, ma chérie ? dit la duchesse avec un fin sourire.

— Non, pas même à celle-là, méchante. D'ailleurs le digne homme a près de cinquante ans, âge plus que canonique, comme tu le sais.

— Moi je ne sais rien du tout. J'ai pour système, mignonne, de regarder les gens, non pas à leur extrait de baptême, mais à leur visage. Voyons, qu'allons-nous faire ?

— Nous allons d'abord causer, je suis venue exprès pour

cela, et causer avec toute franchise, si tu veux bien me le permettre, ma chère Marie.

— Oh ! oh ! Jeanne, tu te résouds donc enfin à sortir de ta réserve ?

— Tu es injuste envers moi, ma belle. Cette réserve que je m'imposais et que tu me reproches, les circonstances l'exigeaient.

— Et maintenant ces circonstances ont changé ?

— Non, elles sont toujours les mêmes, mais j'ai besoin de toi et je viens te demander tes conseils, ton aide et ton appui. Tu vois que cette fois tu ne pourras pas m'accuser de manquer de franchise.

— Non, certes, ma chérie, aussi je ne t'en veux plus d'ailleurs, tu sais, je n'en doute pas, que quoi que tu me demandes te sera toujours octroyé d'avance.

— Je le sais et je t'en remercie.

— Que se passe-t-il donc ?

— Il se passe, ma chère Marie, que ma situation devient intolérable, et que je veux en sortir à tout prix.

— Comment, est-ce que ton mari ?...

— Mon mari m'a abandonnée il y a deux mois, en m'accablant de l'avoir trompé, en m'accablant d'injures et en me donnant sa foi de gentilhomme que jamais il ne me pardonnerait l'insulte qu'il prétend que je lui ai fait.

— Oh ! mon Dieu, mais je tombe des nues. Comment ta situation est-elle aussi grave et tu ne me le disais pas ?

— J'ai hésité jusqu'à ce moment. Je suis innocente, Marie, je te le jure, non-seulement de fait, mais même de pensée.

— Oh ! je le crois.

— Malgré ses torts envers moi, je conserve pour lui au fond du cœur une passion aussi vive qu'aux premiers jours de notre mariage. Mais il m'a blessé cruellement, il a été sans pitié pour moi, ne m'a pas laissé le droit de me défendre, et, sur un soupçon qui ne reposait sur rien, il m'a abandonnée, je te l'ai dit. Mais, si j'aime mon mari, j'ai à défendre mon honneur. Je veux me venger.

— Je comprends cela ; je t'y aiderai, Jeanne.

— Tu le dois, Marie, car toi seule est cause de ce qui m'arrive.

— Moi ? fit-elle avec surprise.

— Hélas ! oui, Marie, toi ! Oh ! rassure-toi, ma chérie, je ne t'accuse point. Tu es cause de mon malheur, c'est vrai, mais cause innocente.

— Voyons, c'est un rêve ! comment est-il possible que moi ?...

— Non, ma belle, c'est une réalité.

— Mais comment ?...

— Je vais te le dire, Marie.

— Pauvre chère Jeanne, parle, ne me cache rien.

— Voici comment cela s'est passé : mon mari était absent du château de Mauvers dont il était parti aussitôt après le souper pour se rendre à Paris, lorsque vers neuf ou dix heures du soir un étranger se présenta au château et réclama l'hospitalité, se disant porteur de dépêches importantes pour le comte du Luc. Cet étranger se nommait, disait-il, le baron de Sérac.

— Le baron de Sérac ! Mais ce nom est un de ceux...

— Que ton mari a coutume de prendre lorsqu'il voyage et qu'il veut conserver l'incognito. Je le sais maintenant. Je l'ai appris à mes dépens ; malheureusement alors je l'ignorais.

— Continue, continue, ma pauvre Jeanne.

— Bien que je me fusse fait une loi de ne jamais recevoir personne dans l'intérieur du château en l'absence de mon mari, je ne sais par quelle fatalité étrange je consentis à admettre le baron de Sérac et à lui accorder l'hospitalité qu'il me demandait pour quelques jours. D'ailleurs, j'attendais mon mari pour la nuit même ou le lendemain au plus tard, et je craignais qu'à son retour mon mari trouvât mauvais que j'eusse, en son absence, refusé l'hospitalité à un gentilhomme qui disait le connaître. Le baron de Sérac me fit remettre par un valet une lettre écrite tout entière de ta main, et signée par toi, lettre dans laquelle tu me le recommandais comme étant un de tes amis les plus privés. Que pouvais-je faire ?

— Hélas ! ma pauvre Jeanne, je comprends tout maintenant. Sans le savoir, c'est moi qui ni fait tout le mal.

— Le baron de Sérac demoura deux ou trois jours au château, puis un de ses amis, un certain M. de Lectoures, vint le demander et ils partirent ensemble pour Paris.

— Oui, oui, c'est bien cela. De Lectoures est son frère de lait, son dévoué.

— L'absence de mon mari s'était prolongée plus longtemps que je ne l'avais cru. Il ne revint au château qu'après le départ de M. de Sérac. Je lui racontai franchement ce qui s'était passé ; cela n'eut pas d'autres suites. Quelques jours s'écoulèrent ; mon mari était reparti pour Paris. J'avais complètement oublié cette histoire, lorsqu'un cavalier, revêtu du costume d'un soldat suisse des Petits-Cantons, arriva à toute bride au château. Ce cavalier était le baron de Sérac. Il était poursuivi. sa tête était mise à prix. Il réclama un asile. L'hospitalité est un devoir sacré entre gentilshommes. Je fis conduire M. de Sérac à l'appartement que déjà une fois il avait occupé. Deux jours se passèrent. M. du Luc revint. Que te dirai-je, ma chère Marie ? Je ne le reconnus pas. Il était pâle, défait, brusque, brutal même, entre lui et moi il se passa une scène affreuse dont je suis encore aujourd'hui à chercher l'explication. Des soldats battaient la campagne pour s'emparer du fugitif que j'avais racueilli. Ils avaient ordre de visiter les châteaux et les chaumières. Le chef de ces soldats réclama au nom du roi l'entrée de Mauvers. Le comte m'ordonna de cacher le proscrit dans la chambre secrète, puis il reçut les soldats et leur laissa visiter le château. Lorsqu'ils furent partis et qu'ils eurent disparu au loin, le comte alla lui-même ouvrir la porte du refuge. En reconnaissant ton mari, son étonnement fut presque de la stupeur. Il réussit cependant à dominer son émotion de façon que M. le duc de Rohan, tout en étant surpris des manières de monsieur du Luc, ne put clairement s'expliquer d'où provenait la froideur qu'il lui témoignait. Puis, après avoir assuré le départ du proscrit, mon mari se tourna vers moi, me lança un regard foudroyant, me repoussa avec une brutalité telle que je faillis tomber à ses pieds et me dit ceci : « Adieu, madame, cet homme est votre amant ; n'essayez pas de me tromper, je le sais, j'en ai la preuve. Jamais je ne vous reverrai. » Il partit, et depuis lors je ne l'ai plus revu.

En achevant ces mots la jeune femme se renversa en arrière, fondit en larmes, éclata en sanglots.

Il y eut un long et triste silence. Jeanne pleurait, son amie aussi émue qu'elle l'était elle-même essayait de la consoler :

— Oh ! pauvre Jeanne, s'écria la duchesse en redoublant de caresses, mon Dieu ! comment se peut-il que le comte ?... mais c'est de la folie, cela ! il ne t'aime donc pas, cet homme ?

— Si Marie, si, il m'aime, mais il m'aime comme seuls les égoïstes savent aimer ; il est jaloux, c'est-à-dire qu'il m'aime pour lui

et non pour nous deux. Oh ! mon Dieu ! reprit-elle avec un mouvement de colère ressemblant presque à de la rage, de quelle pâte sont donc pétris ces hommes que l'on prétend si faussement nous être supérieurs, pour qu'ils ne sachent pas faire la différence entre un amour vrai et dévoué, et le mensonge de l'amour ?

— Ma chère Jeanne, dit la duchesse en souriant avec une ironie presque cynique, tu viens, sans t'en douter peut-être, de poser le doigt juste à l'endroit le plus délicat de la question. Soutiens-toi de ceci, ma mignonne, les honnêtes femmes ont un grand tort, c'est de laisser voir à leur mari qu'elles l'aiment absolument, qu'elles mettent tout leur bonheur en lui, l'homme, remarque bien que je généralise, l'homme est un animal essentiellement vaniteux, enfant gâté, qui croit que tout lui est dû, que tout doit lui être donné. Ce que l'homme aime dans la femme, c'est d'abord et avant tout lui-même. Il l'aime parce qu'elle est belle, qu'on la lui envie, ce qu'il voit en elle, c'est sa beauté ; le pouvoir qu'il s'arroge de lui imposer sa volonté quand même, sans qu'il lui soit possible de lui résister ou de se défendre. Si nous savions être courtisanes avec nos maris, leur imposer notre volonté et résister à leurs caresses banales, nous les aurions à nos pieds, soumis, obéissants, orantifs. Et ces filles sans nom, qui nous les enlèvent, verraient pour jamais leur rôle fini. L'homme est, en un mot, un composé de vanité féroce, d'égoïsme, de bassesse et de lâcheté. Notre grand tort aux yeux de nos maris est notre sagesse même ; ils ne peuvent nous pardonner. Ils voudraient tout tuer en nous, jusqu'à la pudeur, et, ne pouvant y réussir, ils vont mendier auprès d'indignes créatures ces joies brutales que nous leur refusons. Ce qui t'arrive à toi, ma bonne Jeanne, est arrivé à des milliers d'autres, et qui sait à combien d'autres encore cela arrivera ! Tu es sage, tu es aimante, tu le laisses voir ; c'est bien fait !

— Oh ! peux-tu parler ainsi, Marie !

— Oui, oui, pauvre chère, la vérité est toujours cruelle à entendre, n'est-ce pas ? Que veux-tu ? Bien que nous soyons femmes aussi nous autres, nous n'avons pas toutes, en nous, l'étoffe d'une courtisane. Courbe la tête, résigne-toi, chère enfant : ou redresse-toi et, forte de ton amour, de ta qualité de mère et d'honnête femme, aie la sainte impudeur de lutter avec les mêmes armes contre celles qui t'ont enlevé ton mari.

Jeanne du Luc releva la tête, regarda son amie en face pendant quelques minutes avec une expression étrange, et d'une voix brève, saccadée, mâchant pour ainsi dire ses mots entre ses dents serrées :

— Toutes ces choses, je les ai comprises, dit-elle. Ce que tu me dis, je veux le faire ; j'ai déjà commencé.

— Bien ! ma Jeanne, si cela est vrai, si tu suis résolument la voie dans laquelle tu t'engages, tu réussiras ; car, sache-le bien, nulle courtisane ne peut lutter avec une honnête femme, quand celle-ci veut s'en donner la peine ; nous avons des secrets de coquetterie et nous donnons des satisfactions d'amour-propre que la plus belle et la moins sottée de ces filles ne pourra jamais offrir à aucun de ses adorateurs soldés.

— Tu m'aideras, n'est-ce pas, Marie ?

— Je te le jure, Jeanne. Je te le dirai maintenant, moi aussi, j'ai déjà commencé.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sauras. Mais parle d'abord. Il faut avant tout que nous nous entendions bien, car c'est une alliance offensive et défensive que nous contractons, n'est-ce pas, ma mignonne ?

— Oui, chérie, et de ma part elle sera franche et loyale.

— De la mienne aussi, je te le jure. Pauvre comte du Luc, il est perdu sans rémission. Ces hommes qui sont si fiers, si arrogants et qui ne peuvent convenir avec eux-mêmes qu'ils ne sont que des poupées dont nous tenons tous les fils et que nous faisons agir à notre gré. Je me prends malgré moi de pitié pour ce pauvre comte, reprit-elle en riant, livré en pâture à deux véritables filles d'Ève comme nous, blondes et sauves comme l'était la mère du genre humain. Qu'il prenne garde à la pomme que nous lui tendrons...

— Elle sera amère. Je veux en quelques heures lui faire souffrir en riant toutes les horribles tortures que depuis deux mois il m'a imposées.

— Voyons, Jeanne, convenons de nos faits. La conduite de ton mari est tellement anti-naturelle qu'il doit y avoir une femme là-dessous. D'ailleurs, en thèse générale, derrière tout événement grand ou petit, odieux ou héroïque, se cache une femme. Cette femme, quelle est-elle, il faut la trouver, la soupçonnes-tu ?

— Non ! j'ai seulement appris ceci : un homme que mon mari ne connaissait pas, a insulté publiquement le comte du Luc dans un cabaret nommé, je crois, « l'Épée-de-Bois, » cet homme a raconté devant vingt personnes que j'étais la maîtresse d'un de ses amis nommé le baron de Sérac. Mon mari a souffleté cet homme et l'a tué séance tenante en duel.

— Tu ne sais rien de plus ?

— Rien.

— Et cet homme a dit le baron de Sérac, tu en es sûre ?

— Parfaitement sûre.

— Bien. Il est évident que cet individu n'était qu'un instrument payé pour répandre cette calomnie sur toi. Maintenant, quelle que soit la personne qui a payé cet homme, elle ignorait évidemment que le baron de Sérac et le duc de Rohan fussent le même personnage. Pendant que mon mari habitait ton château, as-tu reçu des visites ?

— Aucune.

— Avais-tu recommandé le secret à tes gens sur la présence d'un étranger chez toi ?

— Il n'y avait pas nécessité de le faire. De plus, tous les serviteurs de mon mari et les miens sont nés sur nos terres. Ce sont des hommes sûrs, des protestants fervents ; jamais je ne me suis aperçue qu'un mot dit devant eux, ou un événement quelconque qui se soit passé au château, aient transpiré au dehors.

— Bon ! fit la duchesse d'un air pensif ; le champ des recherches se rétrécit autour de nous. Nous arriverons inévitablement à trouver celui ou celle que nous cherchons et peut-être les deux à la fois.

— Je ne te comprends pas, Marie.

— Ce que je dis est cependant bien clair ; il est évident que personne, excepté un habitant du château, ne connaissait la présence à Mauvers du baron de Sérac. L'homme qui a insulté ton mari et qui a été tué par lui était ou du moins avait l'apparence d'un gentilhomme. On ne calomnie pas gratuitement une femme, et on n'insulte pas de parti pris un homme que l'on ne connaît point. Cet individu était donc payé ; il avait sa leçon faite. Tes serviteurs n'avaient aucun intérêt et d'ailleurs il leur eût été de toute impossibilité de s'entendre avec lui. La rupture facile à prévoir entre ton mari et toi les ruinait. Habitais-tu seule avec ton mari à Mauvers ?

— Mais oui, nous vivions fort retirés.

— En es-tu bien sûre ?

— Comment, si j'en suis sûre !

— Dame ! est-ce que ton mari n'avait pas quelque ami auprès de lui ; que sais-je moi ? et toi-même quelque compagne ?

— Mon Dieu, oui, j'avais une compagne ?

— Ah ! ah !

— Mais tu la connais, c'est une jeune fille de bonne noblesse, mais très-pauvre, qui a été élevée avec nous. A l'époque de mon mariage, comme je l'avais prise en amitié et que la pauvre enfant ne savait que devenir, je l'ai retirée chez moi et depuis elle ne m'a plus quittée. Elle s'est toujours montrée fort aimante et surtout fort dévouée.

— Voyez-vous cela, pauvre mignonne ! et tu la nommes, cette incomparable amie ?

— Je crois que tu te la rappelleras. C'est Diane de Saint-Hyrem.

— Diane de Saint-Hyrem, attends donc ! en effet, je me la rappelle fort bien ; n'était-elle pas grande, très-brune, l'air hautain, la parole brève ?

— Oui, en effet.

— Et depuis ta rupture avec ton mari, qu'est-elle devenue, cette intéressante enfant ?

— Mais elle est à Paris, je crois.

— Comment, tu crois, tu n'en es donc pas sûre ?

— Non ; figure-toi que par un hasard singulier, le lendemain même de cette rupture, son frère...

— Ah ! elle a un frère ? O'est complet, alors ; et comment se nomme-t-il, ce digne gentilhomme ?

— Le comte Jacques de Saint-Hyrem.

— Bon ! j'en ai entendu parler. Il jouit d'une assez triste réputation, le digne seigneur.

— Comment, que veux-tu dire ?

— Oui, c'est un... coureur de brelans, un aigrefin, un homme équivoque en un mot. Tu disais donc que ce frère... ?

— Je ne sais pour quel motif il a exigé qu'elle revint habiter avec lui.

— Voyez-vous cela ! fit la duchesse avec un sourire railleur. Il craignait sans doute que tu lui donnasses de mauvais conseils. Ah ! ma chère Jeanne, tu es bien la plus charmante et la plus naïve enfant que je connaisse !

— Mais, comment cela ?

— Parbleu, tu me la bailles bonne ! Cette fille est belle, sans doute ?

— Certes, elle est très-belle.

— Allons, de plus fort en plus fort. Comment, folle que tu es, voilà une fille qui est belle, est noble, qui n'a pas le sou, que tu combles de bienfaits, qui, grâce à la main généreuse que tu lui tends, vit riche, honorée, choyée, adulée, qui te doit tout en un mot, et te veut que cette femme ne soit pas ton ennemie mortelle ? Ah ! par le nom que je porte, ceci est trop fort ! tu es folle à lier !

La comtesse demeura un instant plongée dans de sérieuses réflexions.

— C'est étrange, fit-elle, ce que tu me dis, ma chère Marie, un autre me l'a dit déjà. Un soupçon m'est venu au cour. Ce soupçon j'ai voulu l'éclaircir.

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi que j'ai pu faire, je n'ai rien pu découvrir.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU
LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XIV

EXPIATION

Si Strella s'occupait de sa toilette, Nadiège, elle, ne se donnait pas de repos non plus. Ce n'est pas petite affaire que de retirer des papiers d'entre les mains des gens de loi, et cependant il fallait absolument que sa procuration fût en règle.

A quatre heures du soir, le dimanche, elle courait pour la dixième fois chez son notaire Tardigradief et son avoué Embrouilliotkoff, quand, sur la place du Sénat, elle rencontra Jules Brémond.

Depuis deux jours elle ne l'avait pas vu.

— C'est demain, lui dit-il, viendrez-vous ?

— Où cela ?

— Au champ de manœuvre de Smolensky.

— Que faire ?

— C'est là qu'on le pend.

— Grand bien lui fasse, mais s'il n'a que moi pour le regarder il pourra...

— Moi qui n'ai jamais vu d'exécution de...

— Excepté celle des otages, mon cher, interrompit Nadiège, vous l'oubliez.

— D'exécution de cette nature, j'entends, j'ai obtenu du Pankratief un laissez-passer, ce sera très-curieux, et ma foi, puisque ce garçon n'a pas su nous servir, c'est bien le moins qu'il nous amuse.

— C'est un idiot, je l'avais prévenu ; ils ont tous la manie du revolver, le voilà bien avancé et nous aussi.

— J'en viens, la potence est déjà dressée, avec une lorgnette de spectacle on verra très bien ; Yvan Froloff l'a essayée devant moi.

— Qu'est-ce qu'Yvan Froloff ?

— Le bourreau de Moscou, un assassin condamné à 16 ans de travaux forcés, puis gracié. Il ferait admirablement au théâtre, c'est un petit homme solide, trapu, portant toute sa barbe, en costume national, chemise rouge, pantalon de velours noir, grandes bottes, le castan à l'épaule, tout à fait couleur locale, comme on disait dans le temps. John Edwards viendra aussi, il a obtenu de faire l'autopsie et des expériences, ce sera intéressant.

— Bien du plaisir, cher, moi j'ai autre chose à faire qu'à m'amuser, il faut que je relance Tardigradief, un homme qui n'en finit à rien. Je me sauve, au revoir.

— T'occupes-tu aussi de mes affaires à moi ?

— Oui, oui, toujours, regarde la chose comme faite.

— A quand la demande ?

— Bientôt ! bientôt ! au revoir, et elle le quitta.

Pendant que les conjurés de Pétersbourg, réduits à une impuissance momentanée, s'occupaient entièrement de leurs affaires ou de leurs plaisirs, la police cherchait par tous les moyens possibles à arriver à la découverte des membres du comité secret.

Interrogatoires, menaces, promesses, perquisitions, tout était cependant demeuré sans résultat, et le général Gourko commençait à désespérer lui-même de rien découvrir, quand, le matin même de l'exécution de Solovieff, la comtesse Tatiana lui fit

demander une audience particulière qu'il s'empressa de lui accorder.

Or, voici ce que lui conta la visiteuse. Charitable, haut placée, jouissant de la confiance illimitée de l'Impératrice et assez riche pour dépenser beaucoup en bonnes œuvres, la comtesse Tatiana, devant laquelle s'ouvraient toutes les portes, avait voulu faire un dernier effort pour ramener Solovieff au repentir et lui avait conduit à la forteresse son confesseur particulier, le pope Pierre Fédorovitch Philosophof. Puis, pendant qu'ils étaient en conférence, elle était allée porter du secours à d'autres prisonniers condamnés à la déportation et parmi lesquels se trouvait le juif Aaron.

Le vieillard désolé, profitant de cette circonstance, lui avait raconté ses tristes aventures, la découverte faite par lui de l'imprimerie clandestine et était entré dans des détails tellement circonstanciés, disant qu'il avait en main des preuves de ce qu'il avançait et insistant avec tant de supplications pour être interrogé par le général Gourko, que la charitable dame émue, presque convaincue, lui avait permis de parler au général.

Peut-être ce Juif disait-il la vérité, le gouverneur résolu d'en avoir le cœur net, remercia vivement la comtesse, lui recommanda le secret, puis partit aussitôt pour la prison, où il s'enferma seul dans le cachot d'Aaron, avec lequel il passa près d'une heure. Quand il en sortit il avait en sa possession le billet mystérieux adressé à Fédora Mikailovna, trouvé dans la pelisse de l'imprudente nihiliste et contenant ces mots : V. S. midi $\frac{1}{2}$ très-important. Nubius. Cela ne disait rien mais signifiait beaucoup. Si Nubius écrivait à la petite comtesse, c'est que celle-ci connaissait Nubius ; c'était là un point d'une importance capitale, mais ce n'était pas tout ; décidé à tout braver pour ne pas partir pour la Sibérie, Aaron avait avoué que c'était bien lui qui vendait le papier destiné à l'imprimerie clandestine, en ajoutant que l'homme auquel il le livrait n'était autre qu'un français, portant l'habit bleu et la casquette universitaire. Il ne savait pas son nom, mais le portrait qu'il en fit était facilement reconnaissable, et, l'homme trouvé, on pouvait enfin découvrir la fameuse imprimerie.

Pour prix de cette révélation le général promit à Aaron non seulement qu'il serait remis en liberté, mais toucherait la prime offerte pour l'arrestation du chef nihiliste.

— Votre Excellence daignera y faire ajouter les 150 roubles promises par le général Drentheln, supplia le juif qui n'oubliait rien, j'ai tant souffert pour l'intérêt de la bonne cause.

— Tais-toi, coquin, lui répondit le gouverneur, ou je te fais juger comme contrebandier et conspirateur.

— Que cet homme soit gardé au secret le plus absolu, dit ensuite le haut fonctionnaire au gouverneur de la forteresse ; après quoi remontant dans sa barque, il se fit conduire au quai où l'attendait sa voiture.

Toute la foule s'était portée au clamp de manœuvre où avait été dressé l'échafaud, la plupart des magasins étaient fermés, cependant on travaillait activement à l'imprimerie du ministère de l'Intérieur.

Cette circonstance frappa le gouverneur qui envoya chercher le général des gendarmes.

Une demi-heure plus tard, la force armée envahissait de nouveau tout à coup les ateliers, mais cette fois à la vue des uniformes, l'épouvante des ouvriers fut générale, quelques-uns tâchèrent de fuir, d'autres de détruire les paquets déjà composés, l'un des plus forcés tirant un revolver, fit feu sur le lieutenant. En un clin d'œil tous furent saisis, garrottés, les placards et la

composition saisis, l'inspecteur qui avait essayé de se brûler la cervelle, immédiatement conduit chez le gouverneur général.

Nier sa participation au complot était impossible à ce misérable qui, pour sauver sa vie, dénonça celui par ordre duquel il agissait, le chef de division baron Gunterwald.

L'accusation était grave, mais le gouverneur n'admettait pas les demi-mesures ; par son ordre deux officiers de police se présentèrent au bureau du chef de division.

Sa haute noblesse venait de sortir, une sentinelle fut placée à la porte de son cabinet et les agents se rendirent à son domicile. Sa haute noblesse n'était pas encore rentrée, mais ne tarderait pas, l'heure du déjeuner approchant.

Les policiers se retirèrent sans rien dire autre chose, mais eurent soin de faire cerner la maison sans qu'il y parût.

Une heure après, à toutes les gares, les agents de sûreté recevaient avec le signallement du baron l'ordre de l'arrêter.

Une indiscretion du naïf Pankratief faillit tout gêner. Nadiège, qui ne savait rien, le rencontra au moment où, son papier en règle à la main, elle sortait triomphante de chez son notaire.

Il avait l'air exaspéré : Le ministère est déshonoré, fit-il, en l'arrêtant et en frappant le trottoir avec sa jambe de bois. La police vient de faire une seconde descente à l'imprimerie, de saisir le matériel, d'arrêter ouvriers et directeur. Ces brigands avaient l'audace d'imprimer des placards nihilistes avec les caractères achetés pour composer les ukases de Sa Majesté, c'est infâme ! Mais ce qu'il y a de plus infâme encore, c'est que le baron Gunterwald, le bras droit de la troisième section, l'homme de confiance pour lequel je n'avais rien de secret, est accusé de connivence avec cette canaille, on le recherche partout, moi-même je le cherche, il faut que je le trouve, que nous allions ensemble chez Gourko ; c'est une insulte sanglante pour la troisième section, il me faut une réparation éclatante, des excuses ou je donne ma démission avec éclat.

Il était réellement furieux ce bon général.

— Sait-on quel est l'auteur de ces bruits calomnieux ? demanda la Sibérienne, dont les lèvres tremblaient de fureur.

— Un misérable juif, détenu à la citadelle depuis la scandaleuse affaire d'Artamof, et puis le directeur de l'imprimerie, une abominable canaille qui, pour éviter le gibet, a eu recours à la calomnie la plus monstrueuse et n'a pas craint d'accuser les hommes les plus à l'abri de tout soupçon, ce loyal Gunterwald, moi peut-être, le français qui donne des leçons à Fœdora Mikailovna, qui sais-je encore.

— Il n'aurait plus manqué qu'il accusât aussi votre pupille, s'écria Nadiège indignée.

— Je vais le confondre, fit le vétérân, cela ne peut se passer ainsi.

Et il s'éloigna.

La Sibérienne continua sa route, lentement, les sourcils contractés, les narines frémissantes ; le danger était imminent, sa résolution fut bientôt prise ; alors hâtant le pas, elle monta chez Brémoud qui était absent, mais de la chambre duquel elle avait une seconde clef, ouvrit son secrétaire de manière à attirer son attention quand il rentrerait, et de la main gauche écrivit rapidement un billet qu'elle laissa tout déplié sur la table, puis, refermant la porte, elle retourna à l'hôtel du quai Anglais, ne dit pas un mot de ce qu'elle avait appris, profita de l'absence momentanée de son secrétaire et qu'elle se hâta de coudre dans son corset, brûla

néo de son amie pour faire une liasse des valeurs enfermées dans tous ses papiers compromettants, toutes ses notes, enforma soigneusement dans un portefeuille le papier rapporté de chez le notaire, puis, avec un calme incroyable, quand Fœdora fut rentrée dans son cabinet de travail, lui aida à choisir des étoffes apportées par les marchands pour le temps de sa villégiature.

Pendant ce temps, entré dans le carré qui entourait l'échafaud de l'assassin de l'Empereur, Jules Brémoud, en habit de tohinovnik, ganté de blanc et une jumelle d'opéra passé en sautoir, causait avec des officiers et le docteur qui conviait ces messieurs aux curieuses expériences galvaniques qu'il comptait faire sur le cadavre.

Une foule immense entourait la place bordée par une ligne de sentinelles assez rapprochées les unes des autres pour empêcher l'invasion des curieux.

Un second carré d'infanterie, doublé de cavalerie, encadrait au milieu du champ de manœuvre l'échafaud au centre duquel s'élevaient deux poteaux rouges réunis par une poutre de même couleur.

Le ciel était brumeux, l'air froid et piquant pour la saison. Dans le brouillard la rangée d'arbres qui entoure la place se dessinait en cadre noir au-dessus duquel se dressaient comme des fantômes les tours et les clochers de la ville.

À dix heures moins quelques minutes, il se fit une brèche dans l'épais bourrelet de curieux qui s'écartaient devant une section de gendarmes à cheval, sabre au poing.

Les tambours exécutèrent un roulement funèbre et les officiers commandèrent : Portez armes !

Derrière les gendarmes, les longues lances rouges des cosaques rayaient le ciel gris.

À travers ces hachures confuses comme à travers les barreaux d'une cage mouvante, on aperçut alors le condamné, vêtu d'une capote militaire, la tête couverte du bonnet noir de la prison.

Assis sur un banc élevé, les bras liés à un montant de fer, le cou nu et sur la poitrine un écriteau portant en lettres blanches cette inscription : CRIMINEL D'ÉTAT, Solovieff, était pâle, mais sans faiblesse, tantôt regardant le flot silencieux des curieux s'écartant sur le passage de la charrette pour se refermer aussitôt après, tantôt un vol immense de sinistres corbeaux qui, volant au-dessus de sa tête, croassaient lugubrement.

— Pauvre diable, dit un officier, il paye pour de plus coupables que lui.

— Oh ! répondit un autre, avec le général Gourko ses complices peuvent régler leurs comptes, car avant un mois les Nubius, Vindex, Doctor, Ignotus et autres feront la promenade à leur tour, ne le pensez-vous pas, docteur ?

Sir John regarda l'ex-colonel.

Ils étaient pâles tous les deux.

— Il fait froid, dit le français en boutonnant son paletot.

La voiture s'était arrêtée ; l'homme à la chemise rouge détacha le condamné, le prit par la main droite, puis lui fit gravir les marches de l'estrade en face de laquelle, à quinze pas, se placèrent les autorités.

— Présentez armes ! cria le commandant au moment où le procureur Bèlotovskiy commença la lecture de l'arrêt.

La lecture finie, un roulement de tambour annonça au peuple que le moment de l'expiation arrivait. Le pope Philosphof voulut faire une dernière tentative et s'approcha avec une croix.

— C'est inutile, je ne veux pas, dit Solovieff.

Ivan Froloff lui jeta alors sur le corps une longue chemise blanche, terminée par un capuchon en forme de sac dont il lui couvrit la tête.

De loin on put distinguer une longue forme blanche qui semblait grandir entre les montants rouges de l'échafaud, c'était le malheureux qui montait le fatal escabeau.

Derrière lui se tenait le bourreau qui, d'un mouvement rapide, lui passa une corde autour du cou et renversa l'escabeau.

L'agonie dura sept minutes trente-cinq secondes.

Jules Brémond n'attendit pas les expériences du docteur ; au froid avait succédé le frisson, il se sentait la fièvre et rontra.

Au premier pas qu'il fit, il s'aperçut que quelqu'un était entré dans sa chambre, cependant comme il n'y laissait rien de compromettant et ne connaissait que trop l'écriture, la terreur s'empara de lui à ce point qu'il demeura un instant presque anéanti.

Revenu à lui, il se dit qu'il aurait peut-être le temps de fuir ; malheureusement l'argent lui manquait, le temps aussi pour s'en procurer. Tout à coup une idée lumineuse traversa son cerveau, et s'asseyant à son bureau il écrivit rapidement.

« Chère Fœdora.

« Cette canaille d'Aaron vient de me dénoncer, je n'ai qu'une ressource, fuir au plus vite et me cacher, mais l'argent me manque pour quitter la ville et passer en Allemagne, envoie-moi 20 mille roubles d'une manière sûre à Yelaguine, tu sais à quel endroit. N'hésite pas un instant à me faire ce prêt, je sais que tu as cette somme dans la cachette derrière le portrait de l'Empereur, là où tu mets tes papiers secrets, tu vois que je suis informé, si tu hésites ne fût-ce qu'une heure, tu es perdue, car pris par ta faute, je ne manquerai pas de révéler à Gourko le rôle que tu as joué dans la conspiration et les ordres d'assassins que tu as signés de ton nom de Stella, Ne... »

La porte qui s'ouvrit violemment ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase.

Il se retourna et vit un quartelnik, qui la main sur la poignée de son sabre, lui dit rudement :

— Suivez-moi.

L'officier de police était seul. Jules Brémond plongea la main dans son secrétaire, saisit un revolver, l'arma rapidement, fit feu à bout portant et s'élança dans l'escalier, mais là il se trouva en face de deux autres gendarmes qui lui barrèrent le passage ; d'un coup de revolver il blessa encore l'un d'eux, il s'appretait à tirer sur le second quand celui-ci le prévint.

Frappé au cœur il tomba comme une masse.

Légalement atteint, le quartelnik fit déposer le cadavre dans la chambre, plaça une sentinelle à la porte et, pensant que le papier qu'écrivait le conspirateur pouvait avoir quelque importance le porta à son chef qui le transmit aussitôt au général Gourko.

Moins d'une heure plus tard, deux messieurs, irréprochablement vêtus, se présentèrent au quai Anglais, demandant à voir la comtesse pour affaire importante.

Fœdora qui achevait ses malles crut qu'il s'agissait de quelque formalité pour la déclaration donnée par elle à Nadiège.

— Faites entrer, dit-elle simplement.

Ils entrèrent en effet, un peu embarrassés, saluant jusqu'à terre, tout en regardant autour d'eux.

Le calme de la comtesse achevait de les déconcerter.

Elle, n'y comprenant rien, debout près de la table où s'amoncelaient des cartons, des étoffes, des rubans, attendait avec un si parfait étonnement, que le plus âgé croyant s'être trompé, dit enfin :

— Pardonnez-moi ma question, Madame, mais je suis chargé d'une mission auprès de la comtesse Fœdora Mikailovna, est-ce bien à elle que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement, messieurs, je suis la comtesse Fœdora.

— Connue aussi sous le nom de Stella, ajouta le plus jeune d'un ton doucereux.

Un nuage passa devant les yeux de la jeune fille dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

— Fœdora Mikailovna Kourdoukof, balbutia-t-elle.

— Membre du comité secret où elle signe du nom de Stella, insista l'agent de la police secrète.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, messieurs, fit la malheureuse, qui se sentait défaillir.

— Peut-être est-ce une erreur, répondit le plus âgé des deux visiteurs, mais un instant suffira pour détromper son Excellence, le général Gourko, devant lequel nous avons ordre de vous conduire.

A cette sommation ses forces l'abandonnèrent, elle poussa un grand cri, et serait tombée de sa hauteur si Paulovna ne l'eut reçue dans ses bras.

— Allons, dépêchons, dit alors l'officier de police s'adressant en russe à Paulovna, fait-la revenir et partons, la voiture attend à la porte pour la conduire à la police.

— Fœdora Mikailovna à la police, s'exclama la camériste, osez donc la toucher, osez donc, et faisant à sa maîtresse un rempart de son corps elle se tenait devant elle comme une lionne prête à leur sauter à la gorge.

— Allons, finissons et marchons ou j'appelle les gendarmes.

— Vania ! Grégori ! Fédor ! au secours, rugissait Praseovia.

— Mon Dieu, que se passe-t-il donc ? s'écria Nadiège en se précipitant dans la bibliothèque, que signifient ces cris, cette violence ?

— Ils veulent conduire cette colombe à la police.

— A la police ! et pour quel crime, grand Dieu !

— Comme faisant partie du comité secret, et accusée d'avoir conspiré contre la vie de Sa Majesté.

— Ceci est une infamie, une pure infamie, la comtesse Fœdora, la pupille du général Pankratief, l'amie de la comtesse Tatiana, la sœur de Maxime Kourdoukof, assassiné en haine de l'Empereur, ne peut pas être une nihiliste.

— C'est ce que nous allons voir, répondit un des agents en se dirigeant vers le tableau dont il pressa le ressort, voici la cachette où sont les papiers secrets.

— C'est là, en effet, que mon amie conserve ses notes, ses comptes, ses papiers d'affaires, son argent aussi, vous êtes bien renseignés, messieurs, mais avant d'emporter ces documents si compromettants, je vous somme, moi, de les placer sous une enveloppe que je cachetterai soigneusement, je sais ce qu'il y a en ce moment, et je ne sais pas ce qu'on y retrouverait plus tard quand ils seront restés entre vos mains.

— Vous insultez les agents du gouvernement.

— En nous accusant, c'est vous qui nous insultez.

Les domestiques étaient accourus, leurs dispositions paraissaient si menaçantes, que l'un des agents s'approcha de la fenêtre, d'où il fit un signe aux gendarmes. Ceux-ci, croyant à une résis-

tauce désespérée de la part des habitants de la maison se précipitèrent le sabre au poing.

— Contre une jeune fille évanouie, c'est un déploiement de forces bien peu nécessaire, fit froidement Nadiège en regardant les agents d'un air de mépris, que prétendez-vous donc faire, messieurs ?

— Conduiro cette dame à la police, nos ordres sont formels.

Vania s'avança de trois pas, les poings fermés, l'écume aux lèvres.

— Pas de bêtise Vaniouchka, lui dit la Sibérienne, tu mettras ta maîtresse dans son tort et c'est ce qu'il ne faut pas. Au contraire, nous allons la porter jusqu'à la voiture, la nourrice et ta sœur y monteront avec elle et ne la quitteront pas. Toi, conduis-moi en drochki tout de suite chez la comtesse puis, chez le général Pankratief, il faut que l'Empereur soit immédiatement informé des excès que la police commet en son nom.

Les agents paraissaient un peu découragés, pour s'exercer l'un d'eux sortit un papier qu'il presenta à Nadiège.

— Est-ce aussi l'ordre de m'arrêter, moi ? lui demanda t-elle avec mépris.

— Non, mais...

— Alors, fais ton métier et n'ose pas me parler, lui répondit-elle fièrement.

On emporta Fœdora toujours évanouie dans la voiture, au milieu des sanglots de tous ses gens.

Une demi-heure après le général Pankratief qu'il avait fallu chercher longtemps, arrivait en toute hâte chez le gouverneur général.

— Excellence, il y a un affreux malentendu dans l'arrestation de Fœdora Mikailovna, s'écria-t-il, je réponds d'elle, c'est ma pupille, la sœur de Maxime, ce chevalier garde que les nihilistes ont poignardé, l'amie de...

— Mon cher collègue, répondit tristement le général Gourko en serrant la main du vieillard, je suis désolé de ne pouvoir pas faire grâce, mais j'ai les preuves en mains, votre pupille n'est autre que la fameuse Stella du comité, voici le registre retrouvé dans l'épaisseur du mur de la maison du juge Turakanof, ce traître qui, lui aussi, faisait partie de ce comité, je sais tout ce que vous pourrez me dire, qu'elle a agi par légèreté, par vanité, par entraînement, par des motifs futiles, mais savez-vous à quels excès, cet orgueil, cette vanité l'ont entraînée ; lisez ceci, voici son serment signé de son nom, les jugements qui condamnaient Artamof à mort, et aussi Maxime, son propre frère, qui ordonnaient l'assassinat de Sa Majesté, ces crimes, elle y a participé, elle les a ordonnés, elle a apposé sa signature au bas des placards les plus monstrueux.

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, fit l'invalidé foudroyé par ces révélations,

— C'est malheureusement certain au contraire, l'écriture ne peut être que de sa main, du reste je la lui ai montrée et accablée par les preuves accumulées contre elle, elle a tout avoué.

— Oh ! la malheureuse, elle était folle alors, elle n'avait pas conscience de ses actes.

— Folle comme Solovieff, folle comme Nubius, folle comme tous les grands scélérats, une pareille excuse n'en est pas une, elle serait trop facile à invoquer. Non, général, elle n'était pas folle, elle était orgueilleuse, elle voulait se faire un nom, elle avait commencé par secouer la joug de la religion, elle était libre-penseuse et s'en faisait gloire. Pour s'affranchir des lois humaines, comme elle

s'était affranchie de la loi de Dieu, elle a mis par vanité le doigt dans cet engrenage terrible qu'on appelle les sociétés secrètes et elle s'est trouvée entraînée ; je déplore sa chute, je compatis à votre douleur, mais je me suis fait une loi d'extirper le Nihilisme, de détruire cette lèpre immonde du socialisme qui, après avoir révolutionné toute l'Europe, mis en péril toutes les sociétés, tend à envahir la Russie demeurée jusqu'à présent intacte dans sa foi en Dieu, sa fidélité à son Empereur ; il faut que justice se fasse.

Justice se fit.

Deux jours après cet événement, dont la sensation fut immense à Pétersbourg, on ne parlait que du jugement qui dépouillait la comtesse Fœdora Kourdoukof, membre du comité supérieur nihiliste et connue dans la secte sous le nom de Stella de ses titres et de sa fortune confisquée au profit de l'Etat et la condamnait à la déportation perpétuelle en Sibérie.

Tout ce que put obtenir la comtesse Tatiana de la clémence impériale, fut que la coupable ne partirait pas immédiatement et que Paulovna aurait la permission de suivre en exil sa maîtresse qu'elle s'obstinait à croire innocente.

— Cette Stella ne méritait pas une semblable faveur, s'écria sir John Edwards avec colère, l'Empereur est trop bon et le général Gourko trop faible, il faut être sans pitié pour des êtres aussi profondément dépravés, pour des créatures dont la scélératesse se cache sous une aussi abominable hypocrisie.

— Vous la connaissiez, lui dit quelqu'un

— Je croyais la connaître mais elle m'a trompé comme les autres.

— Et son amie Nadiège, que devient-elle ?

— La pauvre fille est désolée, vous le pensez bien, elle avait tout abandonné pour cette malheureuse qui l'a si indignement trompée ; heureusement notre excellent général Pankratief qui s'intéresse à elle a obtenu de sa pieuse amie la comtesse Tatiana, au moins provisoirement, une place de lectrice ou secrétaire auprès d'elle.

— Ah ! tant mieux, fit autour du bon docteur un chœur de gens émus.

Une seule amie restait encore à la coupable mais infortunée Fœdora. Cette amie était sa vieille nourrice.

— Avec l'aide de Dieu je sauverai ma colombe, oui je la sauverai.

Et pendant que sa fille suivait l'ex-comtesse à la prison de Moscou, la paysanne était restée à Pétersbourg.

FIN

“LE FEUILLETON ILLUSTRÉ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 18 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P. M

3, Rue St. Jacques